

DIEU ET PATRIE.
—
LIBERTÉ PLEINE ET ENTIÈRE
DE LA PENSÉE.
—
TOLÉRANCE RELIGIEUSE
ILLIMITÉE.

L'AMI DU PEUPLE

OUBLI DU PASSÉ.

VIGILANCE POUR L'AVENIR.

SUFFRAGE UNIVERSEL.

EN 1848.

AN I^{er} DE LA RÉPUBLIQUE RECONQUISE.

PAR F.-V. RASPAIL.

Au Bureau du Journal, rue du Four-Saint-Germain, 40, au rez-de-chaussée, au fond de la cour.



Les Citoyens de Paris sont priés, après avoir lu cette feuille, de l'expédier à leurs correspondants et amis des départements.

PARIS, 30 AVRIL.

CITOYENS,

Vous ne connaissez définitivement que les élections de la capitale, et déjà vous avez pu augurer, par ce résultat, quel sera l'esprit de l'Assemblée nationale; les esprits sont moins agités qu'attristés de ce personnel à qui vont être confiées les destinées de la France; les réacteurs illumineront sans doute, les patriotes paraissent mornes et assombrés; ils se demandent, comme étourdis par le coup: Est-ce là ce que nous avons droit d'attendre de nos votes; en nous comptant la veille, nous nous trouvions cent cinquante mille votants, et le lendemain il ne sort de l'urne que tout au plus trente mille votes. Comment s'expliquer ce déficit?

Citoyens, l'explication en est dans la prédiction que nous vous en avons faite dès le principe; cette prédiction en a révolté, parmi vous, un assez grand nombre, tant elle vous paraissait hasardeuse. Relisez-la aujourd'hui; et vous la croirez rédigée après coup.

Encore une déception, citoyens, encore une déception; mais de celle-ci il doit nous être bien permis de vous dire un peu complices; si elle s'est effectuée, ce n'est pas faute de vous en avoir avertis, et par la plume, dans cette feuille, et par la parole, dans les clubs. Sans doute nos efforts n'ont pas été tout à fait stériles; car la déception de 1830 n'avait mis que quarante-huit heures à s'accomplir; et celle-ci ose à peine relever tout à fait le masque au bout de deux mois de tours de gibecière.

Nous avons lutté de franchise et de bons procédés avec l'astuce et la rouerie; jusque-là nous avons bien agi; le vote universel, s'il est libre et non escamoté, est assez fort pour déjouer toutes les menées contre-révolutionnaires.

Mais ce que vous avez oublié de faire, d'autres ne l'ont pas oublié du tout.

Vous vous êtes divisés; eux se sont tenus fermement unis; déjà forts par leurs moyens d'intimidation et de corruption, leur union a centuplé encore leur force. Ils ont marché comme un seul homme, comme une seule volonté ayant deux cent mille mains à son service; et vous, ainsi que toujours, crainte d'abdiquer votre indépendance, vous l'avez gaspillée à leur profit; toujours unis là où il ne faut que du dévouement et du courage, on vous trouve toujours divisés, dès qu'il s'agit de débattre vos plus chers intérêts. L'organisation vous paraît une tyrannie; vous croiriez abdiquer votre liberté d'action en soumettant vos votes à une discipline. Vos vainqueurs de tous les temps vous connaissent, et ils comptent sur votre allure, pour vous mettre à propos les fers aux mains et aux pieds; et quand les fers vous pèsent un peu trop lourd, vous vous en consolez en les brisant sur la tête de vos maîtres.

Ce jour-là vainqueur, le lendemain débonnaire, à force de l'enivrer de la victoire; le surlendemain enchaîné de nouveau; en trois mots, peuple de travailleurs, peuple martyr, voilà ton histoire.

Des souffrances amenant des combats; des victoires frayant la route à de nouvelles souffrances; la ruse domptant la force et la tournant contre elle-même; toujours des larmes et toujours du sang; quel dilemme!

Et penser que la Providence t'avait fourni le moyen de terminer à jamais cette ère de malheur par un simple vote! occasion qui peut-être de longtemps ne se présentera plus! Que Dieu détourne loin de nous une telle pensée; puissons-nous réparer cet échec du progrès par la force irrésistible et pacifique du progrès lui-même.

Car maintenant briser par la force une Assemblée organisée par l'astuce, ce serait un plus grand aveu de sa faute, mais non une réparation du mal. Chacun serait en droit de vous dire: Inconséquents! vous avez proclamé le suffrage universel comme la sauvegarde de votre liberté, vous vous êtes engagés à vous soumettre à la loi de la majorité. La majorité a prononcé, et vous brisez son œuvre, vous minorité; c'est une rébellion manifeste.

Nous savons bien que, dans l'espèce, ceci est un sophisme; car de la manière dont le vote a été organisé, la minorité, pour chaque nom, devient majorité contre les noms admis unanimement par la réaction organisée. Car si chacun de ces noms réactionnaires était soumis aux suffrages isolément, il n'aurait obtenu qu'une minorité peu imposante.

Mais enfin, de ce jeu aléatoire, il est difficile maintenant de retirer son enjeu; la partie est perdue. On a toujours mauvaise grâce à se plaindre, après coup, que les dés ont été pipés.

Laissons fonctionner cette curieuse Assemblée républicaine, composée, en immense majorité, d'éléments dynastiques et réacteurs. A l'œuvre, nous connaissons bien vite l'artisan. La constitution qu'elle nous donnera, le peuple souverain aura droit de la reviser: on ne signe pas en aveugle, et avant de l'avoir lu et corrigé, un projet d'acte de son notaire. Toute constitution a besoin d'être sanctionnée par le vote populaire; si elle est mauvaise, et que le peuple l'adopte, de quoi a-t-il donc à se plaindre ensuite de ses défauts? N'est-il pas juste que, pendant quelque temps, il en porte la peine? Ses enfants seuls, qui ne se trouvent pas liés par l'inadvertance des pères, peuvent seuls vraisemblablement prétendre au droit de briser des fers qu'ils ne se sont pas donnés.

C'est que, vois-tu, peuple le plus brave, mais le plus insouciant de ses intérêts que je connaisse, tu as affaire à d'habiles joueurs, à des roués de longue date, à des conspirateurs qui usent plus de patelinages que de résistance, et qui savent fort bien dompter le lion en lui caressant la crinière, et le museler en lui jetant quelques bribes de leurs tables entre les dents. Tu as chassé le despotisme de la corruption; gare-toi maintenant du despotisme jésuitique. Tu astroques une monarchie contre un *Sunderbund*. Est-ce encore ceci une prédiction à tes yeux? Eh bien, permets-nous de te la traduire en histoire.

Dès les premiers jours de notre révolution, le *Sunderbund* n'a-t-il pas relevé la tête? ne demandait-on pas quel républicain fut déporté comme un homme dangereux? ne voulait-on pas brûler son journal sur la place publique?

Thiers assistait déjà quelques-uns du Gouvernement provisoire.

Les patriotes réclamaient à grands cris la convocation immédiate de l'Assemblée nationale; cela n'aurait pas fait les affaires du comité secret.

Nous prêchions partout la fusion des partis, nous invitons le christianisme à se rallier à la République, cette bonne nouvelle du Christ. Par cette porte ouverte à la morale de l'Évangile se glisse le jésuitisme, ce chancre du catholicisme, qui dévore la liberté même au profit des rois mécréants.

Enfin on se décide à indiquer le jour des élections. Mais qui charge-t-on d'en rédiger le programme?

Cormenin, cet homme dont la plume, et il n'a jamais pu se justifier de cette accusation formelle, dont la plume, dis-je, se livra corps et âme à la défense de ce jésuitisme que les papes eux-mêmes maudissent, en le redoutant.

Oh! Cormenin ne s'est pas mis seul à l'œuvre; il fallait surprendre les votes; quel moyen plus simple que de faire voter par listes, de sorte que, pour nommer à Paris un député de votre choix, force vous était bien d'en nommer trente-trois autres sur les renseignements et d'après le choix d'un autre.

En se tenant bien unis, et en divisant bien les autres, le *Sunderbund* n'était-il pas sûr d'accaparer toutes les voix?

Or, pour diviser, n'avait-on pas à donner pour secrétaire au Gouvernement provisoire Pagnerre, l'éditeur du *Feu! Feu!* de Cormenin, le libraire de ce saint homme? Buhez, ce mécréant converti au catholicisme despotique, et qui, aux frais de l'État, s'était chargé de coiffer, du tricorne des bons Pères, tous les républicains de la Convention, dans les préfaces de son *Histoire parlementaire*. Et cet excellent M. Marrast, qui se plairait assez à la dévotion, comme Escobar la permettait pour la santé? Et puis, tant et tant d'autres?

Eh bien, que dites-vous, maintenant, du pouvoir de ces listes qui vous paraissaient si absurdes. Elles n'étaient pas, avouez-le, absurdes pour tout le monde. Êtes-vous satisfaits? On pourrait l'être à moins. S'y sont-ils bien pris, oui ou non?

La calomnie d'abord, les cris de mort ensuite; enfin l'intimidation. Ce seront là, pour parler la langue des bons Pères, les trois points de mon discours.

La calomnie, se la sont-ils épargnée? Je ne sais pas s'il y a maintenant, en France, un galérien plus coupable et plus déshonoré que les républicains martyrs de la liberté.

M. Pagnerre est un ange de désintéressement à côté d'eux, et M. Marrast un ange de vertu et de bonne conduite.

Eux ne sont que des avares, des hommes d'argent, des corrompus, et, quand on ne sait plus quel nom leur donner, des *communistes*, mot de ralliement pour assommer un homme.

Les cris de mort: je ne sais pas si je pourrais en ce moment sortir sain et sauf de tel ou tel village de l'arrondissement de Sceaux; il est tel maire élu par le provisoire qui serait dans le cas de me dépêcher vingt braves ouvriers abusés, pour faire justice de ce que ces enrichis appellent un *fauteur de pillages*. Dans le principe, ces braves trembleurs nous baisaient les mains, en nous entendant exposer, dans toute leur pureté, les doctrines républicaines et développer les célestes conséquences de cette triple devise: *Liberté, égalité et fraternité*. Aujourd'hui, vainqueurs et maîtres de la position, peut-être au nom de la *fraternité*, nous feraient-ils assommer, afin de nous rendre service pour service.

Je connais un village où des malades que j'ai arrachés à la mort m'en bénissent en criant: *A mort Raspail!* C'est à la lettre. Le jésuitisme a l'habitude de briser le vase après s'en être servi. Voilà pour la fraternité.

Quant à la liberté des votes et à l'égalité, on citerait des centaines des milliers de cas, où l'on a vu le maire ou le citoyen influent dire à ses ouvriers: *Si tu votes pour un tel, je te chasse*. Si un ouvrier avait tenu un pareil langage, le pistolet au poing, ou même seulement le poing sous le nez, à son maître, on informerait contre l'ouvrier en vertu des art. 109 et 110 du Code pénal. Mais le maître n'est pas, devant la loi, l'égal de l'ouvrier.

Et puis des urnes non scellées, et puis des cartons de chapeau servant d'urne, avec une ouverture par laquelle on peut passer les quatre doigts et le pouce; et puis les bulletins doubles, triples, quadruples et quintuples, les noms effacés en les lisant, etc., etc.; car nous ne pouvons pas tout dire. Tout cela était et devait être la conséquence immédiate du système imposé par le *Sunderbund* au citoyen vicomte de Cormenin, et accepté d'un air si paternel par le gouvernement qui, depuis deux mois, a pesé si lourdement sur toutes nos libertés publiques.

Est-ce une raison, pour cela, de briser dans son œuf une assemblée issue d'une paternité aussi adultère? Non, et trois fois non; vous avez admis à l'avance la condition, subissez-la. Vous avez péché par légèreté en adoptant ce

mode de voter; vous pécheriez par une légèreté bien plus grande en rétractant votre parole. Le principe admis, acceptez-en, avec résignation, la conséquence; attendez, mes amis, des temps meilleurs; faites de la pure et bonne propagande; associez-vous, pour vous aider mutuellement; imitez les riches, qui, tout égoïstes qu'ils sont, savent bien s'associer pour sauvegarder leurs intérêts; organisez vos clubs en écoles mutuelles de patriotisme et de vertus. Consolez-vous du présent, en préparant, dans le sein de la fraternité et de l'étude, un meilleur avenir pour vous et vos enfants. Ne vous occupez pas des chants de victoire du riche; laissez les vainqueurs gueuletonner paisiblement au champ de Mars, autour du char, un instant stationnaire, de la République; cela fera aller, ce jour-là, le commerce des subsistances, que les longs jeûnes de messieurs les boudeurs avaient si longtemps appauvri.

C'est un immense pas que nous avons fait faire à l'humanité, en établissant la République; défendons-la envers tous et contre tous; mais une fois acceptée par tout le monde, ne vous alarmez pas d'un échec, un échec, ce n'est qu'un retard; la République, c'est le progrès, et la voie du progrès est une pente où nulle puissance humaine ne saurait jamais en arrêter la course; tout au plus arriverait-on à la ralentir; et puis ensuite, est-ce que Dieu ne protège pas la France?

ELECTIONS.

Ce que nous avons avancé au sujet de la prépondérance des votes de la banlieue sur ceux de la capitale s'est vérifié, grâce à l'influence terrorifiante des maires des communes. La coalition des maires a procuré à leur mandataire désigné en commun, Garnon, un effectif de quatre-vingt-huit mille votes.

La division que l'esprit de rivalité a jetée dans les ouvriers représentés au Luxembourg a fait perdre à leurs candidats cent mille suffrages! Les ouvriers ont été joués; comment en aurait-il été autrement. On cite, parmi leurs délégués, des individus qui ne sont rien moins qu'ouvriers, et que nous savons pertinemment avoir reçu les faveurs de l'ancien gouvernement ou bien s'être faits les hommes liges du citoyen maire de la commune de Paris, qui avait bien d'autres candidats à faire passer que les ouvriers du Luxembourg.

On ne devrait pas imputer à l'effet d'un désappointement les reproches que nous adressons aujourd'hui au résultat du vote de la capitale. Nous avions de longue date prévu ce résultat, et nous l'avions souhaité pour notre compte. La mission de député sera une rude tâche à remplir; mais pour nous elle ne saurait être autre chose; elle ne saurait nullement flatter notre vanité, si la vanité était notre mobile; à la sueur de notre front, nous pouvons gagner des honoraires au moins équivalents à ses honoraires. Pour nos études, ce serait une grande perte de temps; pour notre bourse, une occasion de dépenses; pour nos malades, une calamité.

Dans ce monde, nous avons tout à gagner à ne rien être que ce que nous avons été jusqu'à ce jour.

Nous serons ce que la patrie voudra; mais notre ambition personnelle n'est pas en état de nous indiquer la moindre petite place à notre convenance.

Ce qui nous étonne encore, c'est qu'en dépit de toutes ces atroces calomnies, que le jésuitisme et le *Sunderbund* de l'hôtel de ville ont colportées sur tous les points du département, avec le système d'intimidation exercé par les maires des petites communes sur leurs administrés, et par les matras sur leurs ouvriers, nous ayons encore recueilli cinquante mille suffrages. Si les administrés et les ouvriers avaient été libres, nous en aurions eu deux cent mille évidemment. Merci! citoyens dont nous avons mérité ainsi les sympathies; que Dieu vous les rende par l'amélioration de votre sort, à laquelle nous travaillons depuis si longtemps.

En dépit de l'ensemble avec lequel le jésuitisme patentaient à procédé, il n'a pu faire entrer dans les trente-quatre candidats de Paris que quatre à cinq jésuites à robe courte; tant il est vrai que l'esprit de la population parisienne ne trempe nullement dans ces tripotages; qu'on peut surprendre ses votes, mais qu'on ne les vicie pas.

Guerre civile à Rouen.

Afreuces nouvelles! Les habitants de Rouen sont aux prises les uns avec les autres. Le sang coule à grands flots dans cette malheureuse cité. Dans une vraie république, de pareilles calamités seraient impossibles. Qu'a-t-on besoin d'en venir aux mains pour trancher une question, alors qu'on peut si facilement la résoudre au moyen du vote? Est-ce le mécontentement qui a jeté cette belle population dans ce parti extrême? Le mécontentement seul

ne porte pas les citoyens à de tels actes. Est-ce l'exaspération de la faim? C'est probable. Le travail manque; les temps sont durs; chacun resserre les cordons de sa bourse; la confiance ne renaît nullement. Dans ce cas, on ne devrait pas donner l'aumône à coups de fusil; il ne s'agirait que de se concerter et de s'entendre; de ramener, par de bonnes paroles, les esprits égarés, et de se concilier l'affection et la sympathie en organisant les secours d'abord et le travail ensuite. En est-il temps encore? Le Ciel seul le sait. Mais en présence de cette calamité intestine, contremandez, citoyens gouvernants, votre repas de jeudi; ce n'est pas un jour de fête pour la République que celui où, sur un point, fût-il plus limité, les citoyens s'entr'égorgent. Ce jour-là la patrie est en deuil de famille, ne sachant qui plaindre le plus, des vainqueurs ou des vaincus, des morts ou des blessés. Sainte fraternité, qu'est donc déjà devenu ton prestige?

Bilan de l'administration de la République.

Dans un de nos précédents articles, nous avons demandé à l'administration de dresser un *bilan* de sa gestion, un *doit* et *avoir* de ses opérations gouvernementales. Le citoyen ministre des finances a répondu à cette invitation par un décret qui annonce qu'il sera dressé un bilan de l'actif et du passif de la France, jusqu'au 24 février 1848 exclusivement.

C'est sans doute un malentendu entre nous. Ce bilan du passé, c'est pour nous déjà de l'histoire ancienne. Mais ce qui intéresse surtout la jeune République, c'est le *bilan* des opérations du Gouvernement provisoire, le tableau comparatif des sommes encaissées et des sommes dépensées; la perception et l'emploi. Il nous importe à tous d'être mis au courant; et le premier soin de l'Assemblée nationale se portera, nous n'en doutons pas, sur ce point-là, si l'Assemblée nationale est la véritable représentation de l'esprit du pays. Nous avons été sévères envers le budget de la monarchie; la République impose une bien plus grande sévérité encore: on n'accepte les fonctions qu'elle confie qu'à ce prix.

Projet sur l'impôt des boissons.

On vient de nous dire que l'article que nous avons publié à cet égard dans un des derniers numéros de l'*Ami du Peuple*, nous avait fait perdre mille voix à Bercy. Nous ne le pensons pas, mais nous nous en félicitons; car nous ne consentirons jamais à devoir une nomination qu'à des suffrages désintéressés et honnêtes; et les citoyens qui nous auraient refusé le leur sur ce prétexte, ne seraient rien moins que tels à nos yeux: 1° d'abord parce qu'on ne punit plus un homme aujourd'hui pour ce qu'il dit et ce qu'il pense (*liberté*); 2° parce que vouloir ne donner son vote qu'à la condition qu'en retour le mandataire fera quelque chose d'agréable au commettant, cela frise la corruption électorale; 3° enfin parce que la mauvaise humeur de ces messieurs dénoterait chez eux une susceptibilité un peu trop significative, à l'endroit de l'envie de frauder.

Car enfin, pour le commerçant honnête et consciencieux, notre projet n'a rien qui compromette ses affaires; bien au contraire, son application ne saurait qu'établir, entre lui et sa clientèle, les meilleurs rapports de confiance et de bons procédés.

Mais, nous dit-on, ce projet est inapplicable. Si cette raison était admissible, elle ne devrait cependant pas entraîner une peine contre l'auteur; voyons en quoi le projet est inapplicable.

En route, dit-on, on est forcé de débondonner le tonneau, pour donner issue au dégagement du gaz provenant de la fermentation.

Ces messieurs oublient qu'ils s'adressent à un chimiste, et qui sait que le vin, après avoir amplement complété sa fermentation (et l'on ne le met pas auparavant en tonne), ne saurait plus rentrer en fermentation que pour se gâter.

Savez-vous quels sont les vins qui rentrent en fermentation nouvelle, pendant la route? Ce sont les vins qu'on a mélangés avant de partir; car deux espèces de vins ne fermentent jamais les mêmes proportions des éléments fermentescibles; dès qu'on les mélange, l'équilibre cherche à s'établir par une nouvelle fermentation alcoolique: donc cette fermentation serait à elle seule un signe de fraude.

Ensuite, rien ne serait plus facile que de donner du jour, par une espèce de foret à demeure et à vis, qui manœuvrerait même à travers la double futaille; ainsi pas d'objection de ce côté-là.

On a ajouté que tous les mois on est forcé de débondonner le tonneau pour remplir le vide. Peut-être serait-il plus exact de dire, pour soustraire et additionner. Un vin pur de mélange n'a pas besoin de toutes ces additions; au

reste, si, à la rigueur, ces additions étaient nécessaires, il n'en coûterait que de les opérer sous les yeux d'un employé.

Mais avant tout, la santé du consommateur, et ensuite la prospérité du commerce. Tâchons de concilier ces deux intérêts; si pour cela faire vous avez un meilleur projet, faites-nous-le connaître; nous le discuterons, sans vous en punir.

Esprit et cœur de l'urne électorale parisienne.

Non, Paris n'a pas pu voter ainsi. Crémieux 210,699 voix et Victor Considérant 29,410! Marrast 229,166 et Pierre Leroux 43,437! Pagnerre 136,117 et Audry de Puyraveau 27,383! etc., etc. Il faut que quelque mauvais génie ait fait faire ces *quiproquo* à Paris.

Le citoyen G. Bréard, ouvrier chapelier, nous révèle qu'à la 18^e section du 1^{er} arrondissement, le scrutin n'a tenu aucun compte de son vote, ainsi que de celui de bon nombre de citoyens qui avaient donné leurs voix aux citoyens Ledru-Rollin et Raspail.

Le citoyen Traslet, chauffeur-mécanicien à la pompe à feu des eaux de la Marne à Nogent-sur-Marne, déclare, dans une lettre en date du 28 avril, qu'un chantre de Nogent se tenait aux portes de la mairie avec des bulletins à la main. Lorsqu'un paysan se présentait avec un bulletin de son choix, le chantre le lui retirait des mains en lui disant: « Tiens, en voilà un meilleur, le tien ne valait rien. »

De tous côtés il nous revient que dans les communes de la banlieue, de pareils moyens d'influence ont été employés pour surprendre les suffrages.

Quand nous aurons la vraie République, il sera défendu au pouvoir exécutif de se présenter à l'élection pour l'Assemblée nationale; car, alors même qu'il n'aurait pas, pour influencer les votes, les fonds que la patrie lui confie pour un autre usage, est-ce qu'il n'a pas à sa disposition la main et la langue de tous ses employés et de tous ses obligés, puis celles des partis dont il peut flatter les mauvaises tendances? Aussi ne comptez pas les voix qu'obtient le pouvoir exécutif dans le provisoire moderne. Cinquante mille voix données à un homme qui n'est rien, sont mille fois plus honorables pour lui que les deux cent cinquante mille humblement offertes à celui dont elles attendent en retour quelque chose.

Louis-Philippe, à Londres, ne s'apaise pas un instant; sa colère l'emporte sur son avarice; il veut se venger avec son or. Nous nous en apercevons en France. Nous recommandons encore une fois aux patriotes anglais de le surveiller de près, et à la moindre occasion de nous envoyer en France le pécule qu'il nous a pris et qu'il continue à employer à de si mauvais usages.

Le vendredi, à 3 heures, on a apporté à un journal qui s'imprime rue d'Erfurth, n° 4, la liste de trente-quatre noms de représentants à l'Assemblée nationale. Les noms des citoyens Ledru-Rollin, Louis Blanc, Albert et Flocon n'y trouvaient pas. Comment s'est-il fait que, dans la liste du lendemain, ces quatre noms aient repris leur place?

On s'est battu à Limoges, à Issoire, à Champeix, à Riom, à Rochefort, au sujet des élections. Sur plusieurs autres points du pays, les fraudes électorales ont suscité des scènes de violences. Le peuple de Paris a considéré de pareils faits d'un œil calme. Honneur à lui! il a su éviter le piège que lui tendaient ses ennemis.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Les Polonais qui veulent se rendre dans leur patrie sont repoussés à la frontière belge et à celle de Prusse, quoique munis de passe-ports visés par les ambassadeurs de l'un et de l'autre pays résidant à Paris. Les chefs de station prennent pour prétexte qu'ils ne connaissent pas le sceau de l'ambassade. Comédie partout, au seul nom de la Pologne.

Les classes ouvrières sont en Angleterre dans un état de détresse que nous ne pouvons pas imaginer, puisque la misère tue seize enfants sur dix-sept, avant l'âge de cinq ans, dans les grandes villes manufacturières de ce malheureux pays.

AVIS ESSENTIEL.

On trouve l'*Ami du Peuple*, rue des Marais-Saint-Martin, 35, et rue Culture-Sainte-Catherine, 5.

PARIS. — Typographie SCHNEIDER, rue d'Erfurth, 4.